

LA TUNISIE  
de Pierre Dumas  
couverture de Marius Hubert-Robert,  
Arthaud , Grenoble , 1937



SFAX, LE PETIT CHANEL ET LES REMPARTS

V

## SFAX CAPITALE DU SUD



**D**EPUIS aujourd'hui, je connais une capitale de plus car Sfax que je viens de visiter port toutes les caractéristiques d'une ville première.

De toute éternité, certaines cités sont marquées par leur position géographique pour jouer dans l'histoire des rôles essentiels. Les peuples peuvent passer, les empires s'écrouler et les migrations s'opérer, si la nature le veut, une cité reste toujours maîtresse. Les dévastations sont de courte durée et bientôt des villes

SFAX, MONUMENT A PAUL BOURDE, CRÉATEUR DE L'OLIVERAIE DE SFAX, PAR M<sup>ME</sup> SERRUYS

nouvelles naissent des ruines accumulées. Regardez la carte de la Tunisie. Séparée de Tunis par près de deux cents kilomètres, située à une extrémité du golfe de Gabes, possédant une rade de premier ordre, abritée par les îles toutes proches de Kerkennah, au milieu d'une des oliveraies les plus productives du monde, Sfax devait fatalement devenir le pivot économique du sud de, de ce qui est aujourd'hui la Régence et qui, de tout temps, fut l'*Africa*.

Après avoir successivement fourni à Athènes puis à Carthage, à Rome et à Constantine leur provision d'huile la région de Sfax a eu la chance, avec l'occupation française, de voir sa situation encore renforcée par la découverte et l'exploitation des phosphates de Gafsa.

En période normale, le port de Sfax exporte près de deux millions de tonnes de phosphates, et voit entrer plus de mille tonnes de poissons. Enfin les pêcheurs indigènes ou italiens débarquent annuellement pour quelques millions de francs de poulpes et d'éponges.

C'est dire combien trépidante est la ville qui alimente un tel port. Tout y est pittoresque, inattendu, inédit, et particulièrement la pêche, grande industrie locale. Sur tout le littoral, de Sfax à Gabès et à Djerba la « récolte » de l'éponge est une



GOURBI À MELITA, ÎLE KHARBI, ARCHIPEL DES KERKENNAH



#### OLIVIERS TUNISIENS

curiosité. Elle s'opère de quatre manières. Dans les bas-fonds de quelques mètres à peine, on cueille l'éponge au kamakis, sorte de trident difficile à manier et qui accroche l'éponge convoitée.

Dans les fonds de dix à quarante mètres, on opère par plongée. Les hommes qui se livrent à ce sport méritoire sont physiquement adaptés puisqu'ils peuvent passer trois minutes en plongée. Pour aller plus vite au fond et ne pas perdre de temps dans la descente, ils saisissent une masse de plomb qui les entraîne en quelques secondes. Tandis que la masse est remontée par une corde séparée, le plongeur cueille les éponges, les met dans une poche spéciale et, au bout de trois minutes, se fait remonter à son tour. C'est la pêche la plus productive, la plus économique, mais aussi la plus pénible. Les pêcheurs qui s'y adonnent développent tellement leur poitrine par les inspirations que celle-ci se déforme et que leurs bras sont attachés à la cage thoracique très en arrière de la position habituelle.



SFAX, LES REMPARTS AU FOND, LE FONDOUK, MARCHÉ ARABE

Comme un journaliste tunisien avait écrit ces détails, un docteur de Paris le contredit. A distance, un pari fut conclu... et gagné par le Tunisen, car un plongeur d'Adjim arriva à un fond de cinquante-et-un mètres, y demeura trois minutes et en rapporta des éponges, ce qui dépassait même les conditions du pari.

Par des fonds dépassant quarante mètres la pêche au filet, dit gangave, est permise mais elle est très surveillée car elle détruit les éponges même les plus petites et compromet la reproduction. En effet, le filet traînant au fond de la mer enlève tout sans distinction.

Enfin, on pratique beaucoup la pêche par scaphandrier, très productive mais aussi très coûteuse.



LA GRANDE MOSQUÉE (FIN DU X<sup>e</sup> SIÈCLE)

Des livres ont vanté l'ingéniosité des pêcheurs comme les prouesses des plongeurs de Ceylan. Et des Européens font ce lointain voyage. Or, on va parfois admirer bien loin ce que l'on a tout près de soi. Les pêcheurs de Sfax sont tout aussi admirables que ceux de l'Hindoustan.

De janvier à octobre, le golfe de Gabès est couvert d'embarcations qui pêchent. On y compte plus de cinq cents bateaux italiens, un millier de bateaux indigènes et quelques navires maltais ou grecs. C'est, sur la mer, un véritable « campement » naval.

\* \* \*

Les phosphates, l'éponge, l'huile (quatre cents huileries indigènes et de grandes usines françaises), le poisson, le tissage, sont les richesses de cette région qui compte plus de 200.000 habitants dont 80.000 seulement pour Sfax.

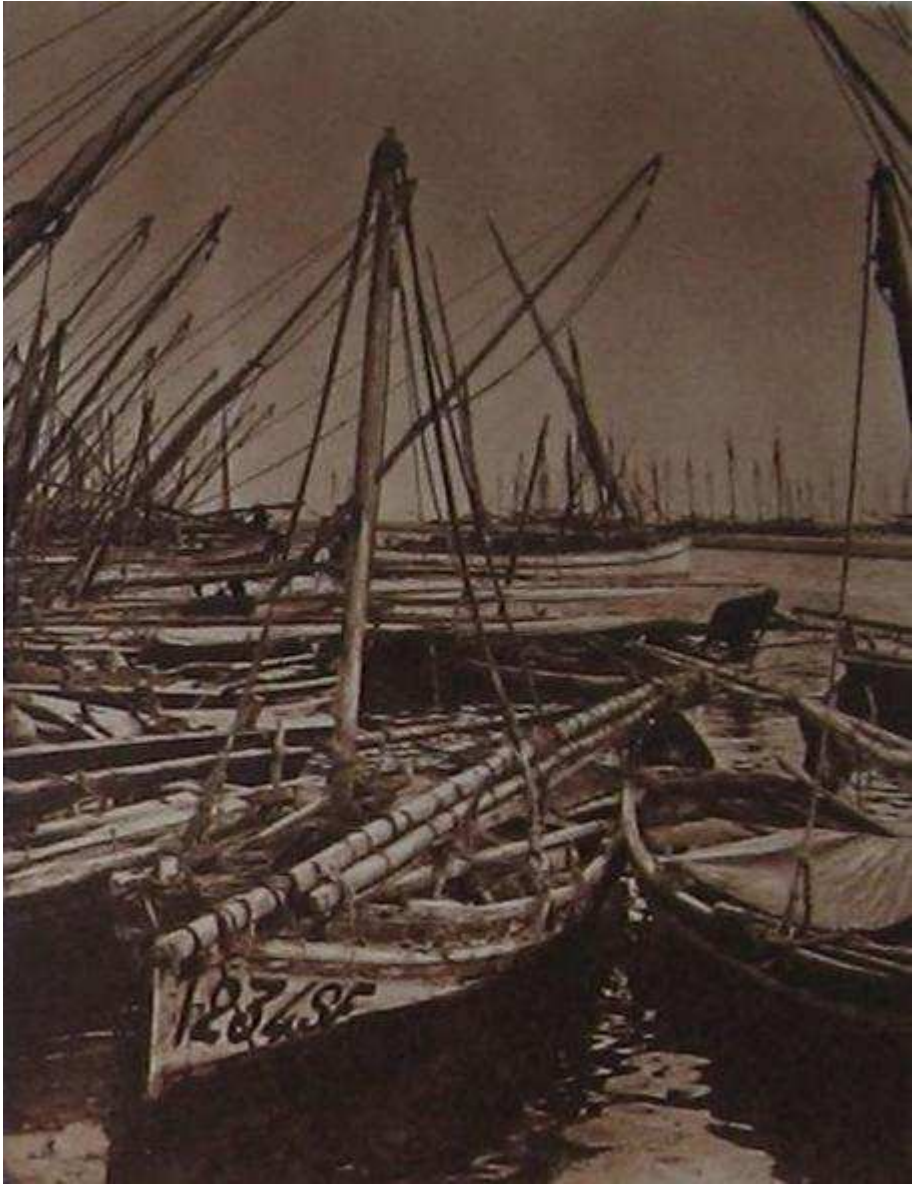


SFAX, HÔTEL DE VILLE

Aussi, la capitale nouvelle, la Sfax française, a-t-elle grande allure. Vieille seulement d'une quarantaine d'années, elle est déjà vigoureuse, florissante... et n'a pas dit son dernier mot. Dès le début, on a vu largement. Les rues ont spacieuses, les boulevards plantés de palmiers sont bordés de hauts immeubles et les terrasses des cafés débordent bruyamment la vaste chaussée. Le bâtiment principal, à la fois Hôtel de Ville, Préfecture et musée, occupe un immeuble du meilleur goût avec un léger campanile d'où la vue embrasse la ville indigène et la ville française. Dans cet

immeuble, centre de la cité, tout est attrayant : larges baies, escalier monumental, salles où l'on a très judicieusement reconstitué les mosaïques aux tons passés.

Un double jardin agrémenté la maison commune. Sur sa façade nord, dans un sombre feuillage, un cénotaphe aux Morts de la Guerre porte ses inscriptions en arabe et en français, unissant ainsi les morts tombés pour la même cause. Sur la façade sud, en avant du très confortable hôtel des Oliviers, une stèle blanche surmontée d'une mosaïque d'or confond



BARQUES DE PÊCHEURS D'ÉPONGES DANS LE PORT DE SFAX

dans un même hommage un contrôleur civil et un caïd qui, ensemble, donnèrent à cette ville son charme et fixèrent son sort.

Les autres édifices sont parfaitement bien construits dans le style mauresque, un peu prétentieux cependant. Les écoles, l'Hôtel des Postes, le Théâtre municipal, sont des monuments pratiques, propres et coquets.

Mais cette ville européenne bien caractéristique par son plan et ses belles constructions, cette ville si joyeuse et animée n'est pas la vraie capitale. Celle-ci, la vieille cité trépidante de vie, est concentrée derrière de vieilles murailles du VIII<sup>e</sup> ou IX<sup>e</sup> siècle.



SFAX, UNE RUE DANS LA MEDINA

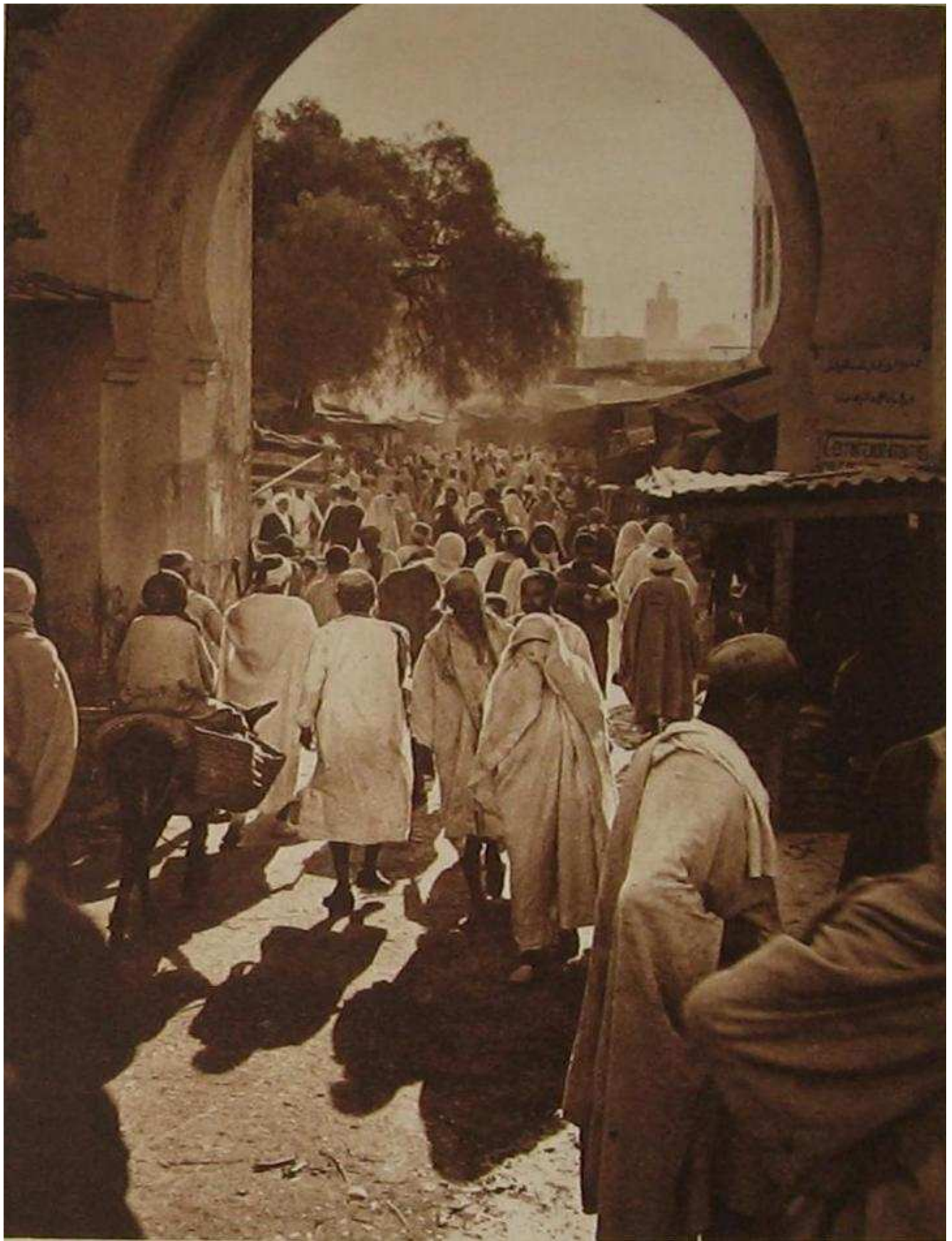
Ah ! l'étonnante chose qu'est le Sfax indigène! D'abord une impression dominante : Sfax capitale du Sud Tunisien fut toujours, comme Fez capitale du Nord Marocain, une ville riche, puissante et convoitée, donc militaire obligatoirement protégée par des remparts. Ici, les murs qui enserrent la cité forment un quadrilatère de six cents mètres sur les quatre cents. Les maisons se tassent, s'enchevêtrent, les unes sont accrochées aux remparts, dominées par un mur de ronde, les autres lancent sur la rue des balcons de bois, les autres à l'alignement général, empiètent avec leurs étalages sur les passages.

Dans ces rues étriquées, quelle agitation. Tout me rappelle la ville des sultans marocains : souks bruyants, querelles des vendeurs, chanson des enfants, phonographes nasillards et puissants. Cependant, le cri général qui, à Fez, est « *Balek... Balek...* » destiné à faire écarter les passants, devient ici plus poli, moins impératif avec les « *Barra Sidi... barra* ».

L'architecture aussi diffère. A Sfax, elle est moins austère, moins farouche qu'à Fez. Les mosquées sont moins sombres, plus ouvertes au regard. Les portes des maisons sont moins défendues. Quand on frappe chez un indigène, on ne voit pas, comme à Fez apparaître la tête hargneuse d'un gardien nègre.

PETIT MARCHAND  
À SFAX





SFAX, PORTE DE LA VILLE

Mais l'ensemble, dans les deux villes, est le même... Grouillements, odeurs, enchères, hurlantes, tractations clandestines.

Ce matin, au nouveau marché, j'ai assisté à la vente du poisson. A l'intérieur, la vente officielle est banale mais à l'extérieur la vente local, la criée indigène, est réellement typique. Il y a là trente ou quarante hommes alignés qui gesticulent au milieu d'une énorme assistance. Leur vacarme et leurs cris rappellent ceux de la Bourse à Paris ou ailleurs, mais ici, bien entendu, tout est plus simple, plus compréhensible, plus populaire. La hausse et la baisse des valeurs, c'est-à-dire du poisson est le résultat de la pêche. Le taux de la vente est donc établi dès le début et les achats pourraient continuer à l'amiable suivant le cours premier... Mais cela ne serait pas islamique. Ces gens estiment plus agréable et plus récréatif de cuire lentement sous le soleil national, eux et leurs poissons et de passer ainsi plusieurs heures dans un infernal *tohu bohu* à quelques sous.

Après la vente du poisson qui a lieu le matin, les enchères continuent dans les souks de la ville indigène au cours de l'après-midi, surtout vendredi. La criée sévit en permanence. N'importe qui vend n'importe quoi, en hurlant. Voici un Juif qui met à prix un magnifique diadème de femme. Il débute à 500 francs pour atteindre 2.000. Tout à côté et avec le même sérieux, un enfant vend d'occasion quatre petites boîtes de sauce tomate... pour deux francs. Plus loin, un nègre liquide un burnous ; il s'impatiente et injurie les passants car il ne trouve pas preneur.

Acheteurs et vendeurs s'en vont à travers les souks paraissant indifférents. Durant une demi-heure ou une heure, ils tournent, retournent, causent avec des amis, ce qui leur donne le temps de réfléchir. Enfin, fatigués, ils achètent ou cèdent la marchandise. Bijoux, étoffes, comestibles, réveille-matin détraqués et inutilisables, vieux tambours, lunettes à un seul verre... tout est en vente et les mérites des choses les plus extraordinaires sont chantés et prônés pour les passants.

Mais à côté de ce va-et-vient de hurleurs, voici, plus sérieux, les artisans groupés par rues et par corporations. Sfax fournit les étoffes, les bijoux, les ustensiles de ménage à tout le bled voisin. Dans le quartier des forgerons, très animé les jours de marché, tout un monde noir travaille pour les campagnards. Au souk des menuisiers, cet artisan essaie de monter un vieux canon de fusil sur un fût qu'il a creusé dans le bois; cet autre jette sur un coffre, qu'il vient de fabriquer, les couleurs

bariolées d'une multitude de fleurs qu'il dessine suivant un tracé immuable depuis des centaines d'années.

Combien curieuse est la rue aux étoffes, installée sous des arceaux très hauts et très blancs, et ce souk des teinturiers où, par milliers, pendent sur des bambous les étoffes les plus diverses de forme et de couleur... ce marché qui, bien qu'installé en plein air devant la grande mosquée embaume tout le quartier : le souk aux parfums. Plus de cinquante marchands sont installés sur une petite plate-forme élevée d'un mètre au-dessus du sol. Accroupis derrière leur éventaire, ils proclamant les qualités de leurs parfums. L'un est spécialisé dans les essences de la lointaine Arabie, un autre dans les senteurs de la région, un autre dans les parfums de France. Je vois, étalés sur un petit tapis, les flacons les plus chers. Un nègre obtient un gros succès avec ses spécialités du Soudan et du désert. Dans les boîtes étranges sur lesquelles on lit encore le nom d'un pharmacien local ou de spécialités réputées, l'homme aux lèvres de sang possède une étonnante gamme de parfums. Je me hasarde à flairer. Merveille, je reconnais effectivement l'odeur qui m'a obsédé dans le Sud Tunisien, faite de plantes agrestes, de lavande, de thym avec quelque chose de fauve, d'inédit, d'inimitable.

